

Jean Louis Schefer

Origine du crime



Extrait de la publication

ORIGINE DU CRIME

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

Figures peintes, 1998
Cinématographies, 1998
Choses écrites, 1998
Main courante, 1998
Images mobiles, 1999
Le Déluge, la peste, Paolo Uccello, 1999
Sommeil du Greco, 1999
L'Art paléolithique, 1999
Lumière du Corrège, 1999

chez d'autres éditeurs

Scénographie d'un tableau, *Le Seuil*, coll. « *Tel Quel* », 1969
L'Invention du corps chrétien, *Galilée*, 1975
L'Homme ordinaire du cinéma, *Cahiers du cinéma / Gallimard*,
1980, *Petite bibliothèque des Cahiers*, 1997
Gilles Aillaud, *Hazan*, 1987
8, rue Juiverie, photographies de Jacqueline Salmon, *CompAct*,
1989
La Lumière et la Table, *Maeght éditeur*, 1995
Question de style, *L'Harmattan*, 1995
The Enigmatic Body, *Cambridge University Press*, 1995
Du monde et du mouvement des images, *Cahiers du cinéma*,
1997
Goya, la dernière hypothèse, *Maeght éditeur*, 1998

Jean Louis Schefer

Origine du crime

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Première édition, Café Clima éditeur, 1985

© P.O.L éditeur, 1998

ISBN : 2-86744-648-1

Désastres, guerre qui vit encore en nous, images détachées de notre vie, du temps ? ce que nous avons vécu, ce dont nous ne parvenons à entreprendre exactement d'écrire le roman, doit-il perpétuellement demeurer inaccompli et inachevé jusque sur les images qui en perpétuent la mémoire ?

Ce livre n'a peut-être pas d'autre sujet que celui-ci : il est destiné à contenir l'objet le plus fragile du monde, comme si toute notre science résidait cependant en lui.

Quelque chose qui n'aurait que cette forme-ci : les images, les souvenirs nous hantent par leur couleur, c'est-à-dire de toute la force d'un corps à jamais détourné. Tout cela en quoi repose le crédit de cette vie, tout cela qui peu à peu n'est plus qu'une matière liée au temps, cette image-ci, ce souvenir-là nous les tendent, par cette hallucination, par cette autre violence d'une inscription nocturne, autrement que comme le regret d'un temps échappé. C'est le remords du temps autrefois inaccompli, c'est la force d'effigie de ce que nous avons si inexactement vécu que je reconnais aujourd'hui : jusqu'à ce que survienne le désert définitif et le blanc le plus absolu, l'absence d'ombre portée de tout

corps dont nous serions comme l'image affaiblie et la conscience exténuée.

Qu'est donc cet objet qui parle en nous comme un souvenir, même sollicité, et qui n'est jamais que la considération de ce par quoi nous avons été des choses ? Pourquoi cela ne peut-il être, tout bonnement, un roman ? Et pourquoi cela n'est-il pas non plus un état de faiblesse de la séduction romanesque ?

Tout juste cet objet-là peut-il guider vers les choses obscures qui sont en nous, et ne puis-je, tout juste, que le travestir légèrement.

Le lien du passé serait ainsi, tour à tour, une chose et une signification : le lieu où nous revenons par fiction, hors de notre corps, et ce que nous traitons comme l'objet le plus étranger, le plus lointain : une partie et seulement la plus énigmatique de ce nous-même dont nous poursuivons l'imagination sous le travestissement habituel de souvenirs, d'époques et de mondes disparus.

Est-ce parce que les sentiments éveillés sont devenus plus grands que les objets et que, dans cette composition nouvelle, nous ne parvenons à tracer leurs figures ?

Est-ce cela, exactement ? Et pourquoi la guerre ne parvient-elle à mourir en nous, ou cette couleur que je ne puis doter de forme, qui est pourtant tout l'horizon de ma mémoire, qui me soumet, me plie et m'asservit, que je ne parviens cependant à nommer exactement et qui revient sans cesse, comme si elle disait « encore ! », comme si, depuis si longtemps, elle avait fait ?

De quoi ai-je eu honte ? le plus constamment, le plus fortement ? de courir après un fantôme ? honte de quoi ? que mon sang batte plus vite, et mes tempes, le cœur, à l'unisson ? que cet homme encore une fois ne veuille pas me reconnaître, qu'il ne me reconnaisse pas, c'est-à-dire que ce ne soit pas lui ?

Je ralentis le pas comme si je m'écroulais dans un sablier. Ce qui est arrivé n'est pas une aventure ; c'est un accident (une série d'accidents) dans la perception du temps.

Je me demandais depuis quelque temps pourquoi l'on pouvait voir quelque chose, c'est-à-dire pour quelle raison autre que physiologique l'on voyait des objets, ou des images ; n'est-ce pas que ce que nous avons vu dans l'enfance, ces morceaux de monde qui remplaçaient le monde, ces objets peu mobiles qui bouchaient notre perception et ces choses saisies avec une telle vivacité de sentiments qu'en elles ces sentiments auraient survécu, comme un paysage préhistorique, par-delà leur forme ancienne – dont il semblait aussi, faites ou empreintes d'une telle intimité ou complicité, qu'elles auraient pu rougir à notre place –, n'est-ce pas

que cela, l'ensemble de ce premier monde, n'a pu disparaître qu'en laissant en nous une absence, c'est-à-dire, comme l'on écrit en latin, un désir ?

N'est-ce pas que cette matière disparue, ou ces objets, corps et silhouettes garderaient comme un secret la raison de chercher à travers eux, inlassablement ou toute une vie, ce qui ne pourrait disparaître ? Comme si cela était la dernière signification, la plus haute et la plus simple, aussi simple qu'un premier mot, à laquelle nous serions attachés comme les enfants dont parle Paracelse qui ne cessent de manier la *prima materia* des alchimistes : « ... elle est visible et invisible, et les enfants jouent avec elle dans la rue. » Comme si c'était de la boue, ou qu'elle était tout entière contenue dans ce rien qui complète toute chose dans les jeux.

J'ai relu le début des *Confessions* : Quel crime et quelle honte, etc. ? sinon la *régularité de l'injustice* causée ou éprouvée et, je crois même, tout à la fois causé et éprouvé, c'est l'état d'injustice lui-même laissant soupçonner que sa cause ne pourrait être que dans l'origine de celui qui reprend le temps, etc. ... honte de n'avoir pas trouvé ce que j'aurais dû chercher ? ... mais il ne fallait pas « découvrir » l'ensemble du temps à la raison qui le cherchait.

Dans les *Confessions* le crime n'est rien, pommes dérobées, ruban volé, c'est, aussi bien, l'aqueduc construit par Rousseau enfant et son cousin, qui détournait l'eau destinée à un arbre vers une bouture ne vivant, par cet arrosage souterrain, que de soins d'enfants ; et cet ouvrage piétiné par l'oncle dont le nom, qui m'a dès lors échappé, n'est plus devenu que cette imprécation « *carnifex! carnifex! carnifex!* ».

Et Sanson, dans ses *Mémoires*, luttera sur cette ligne qui n'est que l'amenuisement du crime, c'est-à-dire la disproportion d'une cause ancienne à toute l'origine du temps en nous ; la cause même, la plus petite, d'une séparation du temps et des événements (« et c'est ainsi que j'en eus la révélation : un de mes camarades, à l'étude, m'avait glissé un billet sur lequel était figurée une potence, et qui portait cette souscription : "*pater tuus carnifex!*" »).

Il y a donc une histoire (une histoire individuelle) qui ne serait que l'accumulation des débris de la cause non effectuée.

Le temps non effectué – ce possible sans avenir – s'appelait l'éternité : c'est aussi, dans sa première formule, la matière de l'âme...

Je marchais l'autre jour dans cette rue de l'Université et me suis rappelé que dans un passage de cette rue, quelques mètres, juste avant ce croisement – j'étais passé là il y a quelques années, il y a une vingtaine d'années – devant moi quelqu'un marchait, un homme assez grand dont je voyais qu'il avait une barbe, une cinquantaine d'années environ ; j'avais vingt ans et j'ai pressé le pas. Pour voir son profil parce que, je ne sais comment, subitement, cet homme, ou manteau d'homme et silhouette, ombre mouvante et « carnifex ! », cet homme ressemblait ; j'ai compris l'autre jour dans cette rue que j'avais fait cela à vingt ans (mon père, pourtant, était mort depuis seize ans). Et dans le souvenir d'une telle ressemblance déguisée, d'une marche précipitée, le sang aux tempes et le mot à la bouche, je ne sais plus pourquoi j'ai eu les jambes coupées, et honte, je ne sais pas pourquoi ni comment, derrière cette dernière ressemblance et pourtant, fantôme de ressemblance. Je me rappelle qu'à ces mêmes vingt ans

j'ai refait plusieurs fois ce même trajet pour revoir cette image inexacte, et je ne sais pas s'ils ont jamais consisté en autre chose qu'en ces dix mètres de rue. Je revois la rue, silhouette, les jambes en coton et le cœur battant à l'unisson. Cette image est arrêtée, ou figée, elle ne s'écrit pas, elle n'est attachée à rien d'autre. Je ne sais pourquoi elle s'est éveillée : un jour à vingt ans j'ai dû disparaître très certainement dans un bout de rue, et dans ce temps nul. J'avais cependant l'idée que si quelqu'un, ou, du moins, silhouette et ombre ressemblante, revenait là c'est qu'il existait dans le temps une sorte de poche où l'on menait seulement une vie secrète, que si quelqu'un revenait, si la ressemblance de quelqu'un revenait, il existait donc une vie solitaire dans cette abréviation du temps. Et que l'on tente soi-même, peu après, d'expérimenter cette vie secrète, sur ce temps dénué d'événements, dénué d'actions.

Mais ce temps-là (et l'idée surtout de son interruption, de sa préservation) m'était ainsi provisoirement caché par quelque chose, je ne sais pas, un mur de rue, la couleur de ce mur. Et pourquoi j'ai eu ainsi, comme si l'on m'avait poussé dans le dos tandis que je marchais, cette espèce d'avance sur ce que j'imaginai être la représentation des actions et peut-être aussi ce désir, comme si ce mur de rue s'était fissuré, qu'il s'en écoulât quelque chose.

Si, par exemple, ma seule expérience est d'avoir vu un homme marcher dans la rue, je sais que rien ne peut copier cet aspect, cette marche essoufflée et la distance dans laquelle il marchait parce qu'il marchait sans avancer comme si tout le territoire qui lui avait été autrefois ouvert et qu'il avait dans sa jeunesse commencé à jalonner (d'urine, de crachats, de cigarettes et de

papier jetés) s'était rétréci, incurvé, que la rue s'était bombée contre le ciel, que l'animal remontait dans sa roue. Que cette roue tournait autour de lui comme un second soleil et l'enfermait, par exemple, dans les choses que ce soleil invisible à mes yeux éclairait pour lui seul dans l'envahissement progressif des ténèbres, comme si la nuit tombait dans le milieu du jour.

Un personnage s'assied devant l'océan, voit toutes les choses les unes sur les autres, chevauchées et emboîtées, et palpe son visage qu'il ne voit pas. Comme l'*Injustice* de Giotto dans la chapelle de Padoue touche les plantes et les espèces d'artichauts grandis pendant qu'il ne pensait pas à la loi, c'est-à-dire au problème de l'application de l'unité au monde des hommes : la diversité et la dissemblance n'ont fait depuis lors que grandir devant ses genoux.

Livre premier

LA PRÉPARATION DU TEMPS

Une seule action réellement perpétrée aurait-elle pu achever l'enfance, ou son accomplissement déjà mettre fin à la vie humaine ? mais cette action, inaperçue de quiconque, qui n'aurait laissé de vif que la conscience d'avoir été inaccomplie, aurait dû être un crime, cependant ni plus absolu ni plus profond que l'enfance même.

Il fallait donc comprendre ceci : nous ne vivons que pour avoir commis un crime dont l'inaccomplissement, cependant, dure en nous, est même une forme du temps, dont l'incertitude qu'il eût été un forfait est la seule durée de notre conscience morale et la seule cause de sa perpétuelle exigence de vérité. Et c'est donc parce que nous savons (mais de qui tenons-nous ce savoir ?) que nous ne pouvons vivre sans crime, que nous soupçonnons que le temps ait pu être témoin d'un monde non éclairé, non perçu ou sans nativité.

C'était donc sur cette seule certitude qu'il fallait rechercher l'origine du crime dans le degré de faiblesse le plus obstiné, le plus résistant et comme le plus réfractaire à tout événement, et le plus susceptible d'en aveugler les causes. Et si l'enfance est la

manière la plus particulière et la plus solitaire de lier les événements aux causes, elle doit être le secret de la jouissance du crime et du sublime : elle seule le reconnaît immédiatement et sans aucun travail dans cette alliance, parce que le temps dont elle souffre et dont elle est la découverte n'est justement pas la durée mais l'instant, et que toute enfance plongée nerveusement dans l'infinie durée des instants y exerce, catastrophiquement, toute sa tyrannie.

Je n'étais pas sûr qu'il y eût ainsi quelque chose à voir, à revoir, c'est-à-dire qu'il fût possible d'accommoder sur la surface du temps afin d'y percevoir ou d'en relever un seul détail jusqu'alors inaperçu. La seule découverte ne serait pas celle d'éléments, de faits, de fragments d'événements mais les liens nouveaux et peut-être l'harmonie nouvelle, l'être symphonique ou les amputations arrivant dans les actes d'autrefois – et simplement je ne sais quelle liberté nouvelle, à vrai dire aussi peu spontanée, aussi engoncée en un corps que toute l'enfance et rendant aux événements passés la tyrannie de toute enfance. Il fallait donc, comme par un certain tact ou un attouchement déplaçant la lumière d'un ancien soleil, que tout ce temps eût été vécu à côté de l'histoire des hommes, et que tout effort d'accommoder sur ce temps-là, s'il ne pouvait en faire surgir tel supplément d'événement attestant comme un indice notre présence d'autrefois en lui, ne permît comme son seul détail possible que d'en faire surgir, non des gestes ou des souvenirs d'actions, mais comme sa matière même, épurée et ne tenant qu'à quelques images incertainement dégagées de la conscience du corps en qui elles étaient passées ; la souffrance entière moins renouvelée que proprement inaugurée pour être encore abandonnée à l'oubli le plus universel, c'est-à-dire

n'affecter plus personne si moi-même les oubliais, puisque ces faits, ces paroles et ces instants n'auraient, par une espèce de fatalité du passé et de la solitude de l'espèce humaine, été seulement que des sollicitations individuelles du temps.

Il fallait cependant, si l'histoire n'avait pu garder la vérité, la solidarité improbable, ni la singularité de cette matière du temps, qu'elle fût une erreur, sans doute causée par un sommeil inattentif et démesuré de tous les hommes ; mais il fallait donc, si cela se répétait instamment que cela même (par quoi, s'il y avait une plénitude du temps, elle était aussitôt remise à l'insupportable durée de quelques instants de notre vie, ou à l'inquiétude liée aux moments les plus étrangers) que l'incertitude de l'histoire des hommes traversant notre vie, et son doute même, fût un soupçon pesant sur notre durée. Et que la raison du moindre geste infigurable de notre vie passée, son absence de solidité et son emphase impossible, déterminât peu à peu la honte ou le dégoût de faire recommencer en nous l'histoire des hommes.

Nous ne pouvons vivre sans crime et si cette certitude ne laisse en nous que le souvenir de l'innocence – parce que le passé se tendrait régulièrement comme cette nappe fraîche, lisse et que plutôt quelque chose de vierge en nous-mêmes ne cesse de s'y déployer sans rien explorer, sans découvrir le moindre recoin –, est-il fatal que l'homme s'écoule par où il ne voit rien.

Nous doutons aussitôt de tout crime devenu invisible puisque aucune comptabilité de la communauté momentanée des hommes, aucun des moments de l'histoire ne sera contenu dans cette vie, parce qu'elle ne raconte rien qui soit même parallèle à ces événements.

Les années d'apprentissage n'auraient donc été qu'un travail, semblable à une attente, d'enfouissement de la raison du

crime. Des années pendant lesquelles s'était construite, sur un si mince terrain, une personnalité pour laquelle aucune réalité ne pouvait se représenter ou, du moins, élire du temps ; comme si, ayant dû souffrir cette automatique impatience du temps, tout le temps non compté au dehors, tout le temps non mesuré à de la faim, à des guerres ou à des cérémonies, était imprévisiblement, plus imprescriptiblement encore, devenu comme une âme. C'était donc cela dont l'incertitude d'en reprendre un récit nous assurait par contrecoup : ce temps était donc aussi sauvagement en nous mais insaisissable, comme une âme. Ce temps n'avait d'autre certification ailleurs. Il était le retard d'un crime inconnu dans la mémoire de son innocence.

Comment l'obscénité, sous l'espèce de naissance du visible, a-t-elle succédé au sublime – et cette succession, au lieu même d'un récit et d'une suite d'événements, peut-elle être une histoire, mais peut-elle être une histoire autre qu'individuelle ? Et qu'est-ce qu'une histoire qui ne connaît pas « cela » dans le temps ? Comment donc une part d'obscénité a-t-elle succédé au sublime (au sentiment ininterrompu du sublime, à ce que représentait l'océan de la musique, aux larmes esthétiques) ? il faudrait dire « aux pleurs de joie » et à ces pleurs sans sexe, pas même maternels, d'un jeune garçon ?

Cette disposition à croire à une faute non actuelle, et jusqu'à quel point non manifestée, signifiait-elle qu'une faute immémoriale pût recommencer tout son cours enfoui dans une jeune vie, déjà amnésique, qui s'appuyait d'elle-même, par sa seule force, contre une espèce de nuit (étant compté pour rien qu'il pût s'agir aussi simplement de la nuit d'un premier langage sans objets) ? Ainsi sans objet non plus, l'ombre d'une faute inconnue enfer-

Achévé d'imprimer en septembre 1998
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1604
N° d'imprimeur : 982263
Dépôt légal : octobre 1998
Imprimé en France



Jean Louis Schefer
Origine du crime

Cette édition électronique du livre
Origine du crime de JEAN LOUIS SCHEFER
a été réalisée le 8 février 2012 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en septembre 1998
par la Nouvelle Imprimerie Laballery
(ISBN : 9782867446481 - Numéro d'édition : 00190).
Code Sodis : N51888 - ISBN : 9782818015858
Numéro d'édition : 239578.